

**MÈRE DÉVORANTE  
OU MÈRE BIENVEILLANTE?  
MONTREAL DANS LE ROMAN  
QUÉBÉCOIS (1846-1990)**

Antoine Sirois<sup>1</sup>

---

La perception de la ville découle d'une longue tradition mythologique et symbolique, transmise dans la civilisation judéo-chrétienne, véhiculée par la Bible en particulier. Dès le livre de la Genèse (IX<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ), on apprend que la première ville, Hénok, a été fondée par Caïn, à la fois fratricide et réprouvé, que Babel a vu ses constructeurs châtiés pour leur orgueil, que Sodome et Gomorrhe, villes pécheresses, ont disparu sous le soufre et le feu. D'autre part, les écrivains bibliques nous entretiennent de la Ville sainte, Jérusalem, qui abrite le Temple, et de Sion appelée à devenir, au Psaume 87, la mère des peuples. L'Apocalypse évoque la Jérusalem céleste symbolisant le nouvel ordre des choses qui remplacera le monde présent. Ce même livre, en contrepartie, décrit Babylone la grande, assimilée à Rome par les exégètes, «mère des prostituées et des abominations de la terre»<sup>2</sup>.

L'image de la ville apparaît donc comme très ambivalente.

Sans vouloir rappeler tout l'historique du cheminement de cette image, nous pouvons signaler, plus près de nous, l'apport des romanciers du XIX<sup>e</sup> siècle, Balzac, Zola et autres, dans la représentation mythique de la ville, souvent mise en opposition

---

<sup>1</sup> Antoine Sirois est professeur de littérature à l'Université de Sherbrooke.

<sup>2</sup> Apoc. 17, 5.

avec l'espace de la nature<sup>3</sup>. Zola, qui décrit la nature comme une mère bienfaitrice, voit en Paris un monstre dévorateur.

Notre propre industrialisation, au Québec comme au Canada entier, a contribué de plus à entretenir une image trouble, car l'urbanisation qu'elle a entraînée impliquait un délaissement de la vie rurale et, ainsi, une interférence dans l'ordre divin. «Dieu créa la nature, l'homme, la ville», retrouve-t-on, par exemple, dans un roman canadien-anglais du terroir<sup>4</sup>. Par ailleurs, pour Burton Pike, ce sentiment de culpabilité remonte très loin car les fondateurs célèbres des villes sont des fratricides: Caïn et Romulus<sup>5</sup>.

Jung, dans l'analyse contemporaine, a explicité cette symbolique toujours vivante de la ville en référence aux récits mythologiques et à la Bible. «La ville, écrit-il, est un symbole maternel, une femme qui renferme en elle ses habitants comme autant d'enfants»<sup>6</sup>. Mère bienveillante, mais aussi prostituée, mère des abominations, mère terrible, assimilée à un dragon dévorant.

Pour Jung, le «symbolisme de l'eau et de l'arbre, ajoutés comme attributs supplémentaires au symbole de la ville, renvoie également à la libido ancrée inconsciemment à l'image de la

---

<sup>3</sup> Voir Roger Caillois, *Le Mythe et l'homme*, Paris, Gallimard, 1938; Henri Lefebvre, *La Révolution urbaine*, Paris, Gallimard (coll. «Idées»), 1970.

<sup>4</sup> F.P. Grove, *Fruits of the Earth*, Toronto, McClelland and Stewart, 1965 [1933], p. 16. Citation tirée de William Cowper, poète anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle. Voir Luc Bureau, *Entre l'Éden et l'utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*, Montréal, Québec/Amérique, 1984, p. 66.

<sup>5</sup> Burton Pike, *The Image of the City in Modern Literature*, Princeton University Press, 1981.

<sup>6</sup> C.G. Jung, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, Genève, Librairie de l'Université, Georg et Cie, 1967, p. 348.

mère». Il s'agit de l'arbre de vie et de l'eau génitrice de vie<sup>7</sup>, symboles traditionnels s'il en est. Ceux-ci sont aussi reliés à la Terre-mère, perçue généralement comme bienveillante, avec une connotation édénique<sup>8</sup>.

Le symbole de la maison relève aussi d'une longue tradition, associée au Centre du monde et au Cosmos<sup>9</sup>. Bachelard note la dimension maternelle de la maison comme refuge et protection en son sein<sup>10</sup>. Elle vaudra pour la campagne et la ville.

Les symboles de la ville, comme ceux de la Terre-mère, de l'arbre, de l'eau et de la maison, avec leur côté lumineux et leur côté sombre comme tout symbole, semblent perdurer dans l'inconscient.

Même dans notre société désacralisée, la dimension religieuse des origines peut ressurgir. Eliade paraît enchaîner avec la pensée de Jung lorsqu'il écrit dans *Le Sacré et le profane* que «les contenus et les structures de l'inconscient sont le résultat de situations existentielles immémoriales, surtout dans des situations critiques, et c'est la raison pour laquelle *l'inconscient* présente une *aura religieuse*. Il précise qu'«aux niveaux archaïques de la culture, *l'être se confond* avec le *sacré*<sup>11</sup>. Parmi les grands archétypes dont le caractère religieux peut persister, il signale spécifiquement l'eau et l'arbre.

---

<sup>7</sup> *Ibid*, p. 374 et 388.

<sup>8</sup> N. Frye précise: «Adam and Eve, then, when they are expelled from Eden, lose the tree and water of life». N. Frye, *The Great Code*, Toronto, Academic Press, p. 145.

<sup>9</sup> Mircea Eliade, *Le Sacré et le profane*, Paris, Gallimard (coll. «Idées»), 1965, p. 151: «La "maison" — à la fois *imago mundi* et réplique du corps humain — joue un rôle considérable dans les rituels et les mythologies».

<sup>10</sup> Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries de la volonté*, Paris, José Corti, 1948.

<sup>11</sup> Eliade, *op. cit.*, p. 178. Les soulignés sont de nous. L'auteur ajoute plus loin: «En un certain sens, on pourrait presque dire que, chez

À partir de ces quelques données que les dimensions d'un article nous obligent à abréger, nous tenterons de relever, dans les romans canadiens-français touchant à Montréal, les symboles reliés à la ville comme mère, et qu'il faudra souvent mettre en regard avec ceux de la Terre-mère, femmes qui pourront souvent s'opposer et parfois se ressembler selon les angles abordés. La ville sera bienveillante ou dévorante et, dans ce dernier cas, elle pourra être représentée par une bête, un dragon vorace qui avale ses habitants dans ses entrailles figurées par un labyrinthe ou un abîme.

Comme cette étude tente de parcourir un vaste ensemble de romans touchant à Montréal et qu'elle doit respecter les contraintes éditoriales de la revue, elle sera forcément panoramique. Nous ne retiendrons donc, de chaque récit, que les images les plus significatives et paraissant correspondre à sa thématique générale. C'est aussi par choix que nous n'utilisons que les œuvres rédigées par des Québécois «de souche» afin d'explorer, dans une perspective de continuité depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, l'imaginaire traditionnel relatif à la ville<sup>12</sup>. On remarquera les nombreuses connotations morales ou idéologiques associées par les romanciers aux symboles et qui relèvent souvent d'un véritable manichéisme.

### **Romans du terroir**

Les romans du terroir constituent une série qui s'étend sur une centaine d'années.

---

ceux des modernes qui se proclament areligieux, la religion et la mythologie se sont "occultées" dans les ténèbres de leur inconscient — ce qui signifie aussi que les possibilités de réintégrer une expérience religieuse de la vie gisent, chez de tels êtres, très profondément en eux-mêmes».

<sup>12</sup> Nous avons déjà analysé la perception de Montréal par d'autres groupes ethniques. Voir, par exemple, *Montréal dans le roman canadien*, Montréal, Didier, 1968, ou «Montréal, ville éclatée», dans *Montréal 1642-1992*, Montréal, HMH, 1992.

*La Terre paternelle* de Patrice Lacombe nous offre, dès 1846, une représentation de l'île de Montréal comportant deux facettes, la rurale et l'urbaine. La première, située à Gros-Sault sur la rivière des Prairies, représente une terre fertile, nourricière, jouxtant des eaux impétueuses et limpides et abritant une maison de belle tenue, sous les grands arbres protecteurs. À ce giron chaleureux, décrit en été, l'auteur oppose un paysage d'hiver dans le «quartier pauvre et isolé du faubourg Saint-Laurent» où a dû déménager la famille Chauvin qui a abandonné la terre décrite plus haut. Elle s'abrite maintenant dans une maison basse et chétive où un «petit poêle» réchauffe à peine l'unique pièce; et le fleuve, tout à côté, est recouvert de glace hérissée. Les signes de la mort vont remplacer ceux de la vie, et la famille ne verra le bonheur «renaître dans son sein» qu'à la réintégration à la terre ancestrale. Lacombe, avec ces deux images de la campagne et de la ville, réunies pour une seule fois sur l'île de Montréal, établit le prototype du roman de la terre qui se prolongera jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, soutenu par l'idéologie de conservation. La ville représentant l'espace néfaste de l'ensemble de ces romans, Montréal écopera donc de ce rôle dans une bonne quinzaine de récits. Elle sera deux fois mère, car elle est aussi métro-pole, ville-mère.

*Jean Rivard* (1862-1864) d'Antoine Gérin-Lajoie constitue un autre exemple célèbre, au XIX<sup>e</sup> siècle, de la vision de la ville. Le romancier conduit son héros vers les terres d'une «fertilité remarquable» des Cantons de l'Est, terres parsemées de lacs et de rivières, où l'ombre «protectrice» des arbres couvre les animaux et les humains. La maîtresse de maison veille sur la nourriture et donne la vie à une famille nombreuse. Les lieux sont perçus, selon les termes mêmes de l'auteur, comme un paradis terrestre. Déméter qui, selon Homère, donne aux humains de beaux enfants et de belles moissons, incarne bien cet espace bénéfique. Mais le cultivateur prospère a sa contrepartie urbaine dans Gustave Charmenil, avocat de la métropole, qui en subit tous les inconvénients, physiques bien sûr (air vicié, poussière, maladie), mais surtout moraux. C'est le sort de ceux qui sont séparés de la nature et, par conséquent, du Créateur: «Lorsqu'on est condamné

par son état à vivre au sein des villes», on est menacé par la paresse, la dissipation, l'intempérance, la débauche. On côtoie «la fille publique aux yeux lascifs». Babylone la grande, «mère des prostituées et des abominations de la terre» (Apoc. 17,5), se profile ici. Elle soumet ses enfants aux soucis dévorants, à la fatale nécessité de gagner de l'argent, elle éteint la verve et la gaieté et ruine la santé. Ils sont «condamnés à une vie misérable» (p. 60), ou à mourir, victimes, pour plusieurs, de la boisson. Le lait que la mère distille conduit à la souffrance et à la mort.

Nous avons insisté sur ces deux romans de la série du terroir parce qu'ils retiennent un large éventail des éléments d'opposition entre la mère bienveillante, associée à la campagne, et la mère dévorante, figurée par la ville, et, ainsi, entre la nature et la culture.

Les récits du terroir du XX<sup>e</sup> siècle, surtout abondants dans les années vingt et trente, entretiennent la même vision. En 1919, le frère Marie-Victorin note avec horreur, dans ses *Récits laurentiens*, que la spéculation immobilière, après avoir ravagé l'île de Montréal, s'avance vers la campagne. Dans la ville trépidante, «le vice et la misère» s'agitent «toujours dans la nuit montante» (p. 155). Arthur, qui a déserté le sol, bien qu'il se soit préservé de la corruption urbaine, sait que Dieu le punit par la ruine de son ménage, par un incendie et par la typhoïde qui l'a conduit à deux doigts de la mort. Pour Paul, autre déserteur dans *L'Appel de la terre* de Damase Potvin (1919), l'immense métropole paraît hostile et menaçante. Le soir, «il sort de ces maisons (débits de boisson) des bruits d'enfer. (...) On blasphème entre deux hoquets. (...) Ce sont des lieux maudits» (p. 146). Même son de cloche dans *La Terre vivante* (1925) de Harry Bernard ou dans *L'Emprise* (1930) de Laurent Barré. La référence à la mère dévorante se fait explicite dans ce dernier récit. Montréal est une «ville mangeuse d'homme, brûleuse d'énergie, démolisseuse de santé physique et morale» (p. 100), pour ceux qui ont quitté la campagne, «réservoir de force et de vie». La thématique se prolonge jusqu'en 1942 avec *Sources* de Léo-Paul Desrosiers et *La Terre du huitième* d'Adolphe Nantel en passant par *À la hache* (1932) du même auteur, *Le Paria* (1933) d'Ubaldo Paquin et *Le Déserteur* (1934) de Claude-Henri Grignon. Même Ringuet, pourtant moins doctrinaire et moralisateur, se montre dans *Trente arpents* (1938), partagé entre la nature et la ville. D'une part, il fait une référence explicite au mythe de «la grande nourricière» dont le paysan a presque conscience: «Des âges lointains, restait en lui un sentiment obscur qui personnifiait la terre, elle était toujours (...) la Bonne et féconde Déesse à qui l'on offre les prémices des troupeaux et des moissons» (p. 75). Le narrateur la décrit comme riche, grasse, généreuse, épouse du paysan qui la féconde, mais aussi sa maîtresse impitoyable qui, insensible, le rejettera quand il se révélera impuissant à l'entretenir. Elle peut donc devenir mère terrible.<sup>13</sup> Ringuet double la maternité de la

---

<sup>13</sup> On attribue trois rôles à Déméter: créatrice, salvatrice, destructrice.

terre avec celle de la maison et de la femme du paysan. Celle-ci «régnaît, raconte-t-il, sur la cuisine où l'homme ne mangeait qu'à son plaisir à elle» (p. 41-42), ajoutant plus loin: «Toute la famille était réunie dans la cuisine, autour du poêle chauffé au rouge»

(p. 65), la protégeant des rigueurs de l'extérieur.

À ce large giron, aux connotations symboliques variées et cohérentes, Ringuet oppose l'espace urbain qui, tout en n'entraînant pas de punitions nécessaires pour les déserteurs, participe aux priorités maléfiques que la série du terroir lui attribue. La ville se présente d'abord comme la grande séductrice qui vient ravir les enfants du cultivateur. Quand Euchariste, évincé de sa terre par son fils, gagne les États-Unis, il fait un arrêt à Montréal. Il émerge de la gare «dans la cohue de la ville», assailli par les tramways «fulgurants et rageurs», par l'empuantisement des autos, dans «la nuit violentée par le clignotement des affiches». Le héros pénètre alors dans le labyrinthe, image inversée du giron sécurisant: «Il pense marcher vers la gare, croit la deviner au bout d'une ruelle, débouche dans une rue sombre et se trouve perdu». À cette désorientation physique correspond «un désarroi épouvanté, sans issue» (p. 254). La Mère des prostituées s'offre à lui par la voix invitante d'une péripatéticienne, compagne de travail de nulle autre que la propre fille d'Euchariste, qui avait été leurrée, elle aussi, par la métropole.

À Déméter, généralement génitrice de vie bienfaisante, s'oppose, durant les cent ans de romans du terroir, Babylone, séductrice enveloppée dans la Toison d'or (évoquée explicitement dans deux récits), que Sylva Clapin, dans *Les Argonautes*, décrit comme faisant l'effet «d'une immense fournaise aux appétits insatiables et dévorateurs» (p. 375). Ringuet, qui dépeint de façon quasi clinique la transition du Québec de l'ère agraire à l'ère industrielle, maintient, avec plus de nuances cependant, les aspects symboliques fastes et néfastes des espaces en conflit. L'idéologie de conservation qui voyait l'avenir des Canadiens français lié à la possession et à la



protection du sol a soumis la symbolique traditionnelle à sa vision.

### **Romans de l'apprentissage urbain**

Parallèlement au roman du terroir paraissent, répandus sur une trentaine d'années au début du XX<sup>e</sup> siècle, quelque quinze romans significatifs d'un tiraillement entre l'appropriation urbaine et la fidélité au sol. Les protagonistes ne sont pas des déserteurs qui abandonnent leur ferme, mais généralement des membres d'une petite bourgeoisie, nés pour quelques-uns seulement à Montréal, qui émanent le plus souvent du milieu rural.

La majorité d'entre eux ont poursuivi des études classiques, font carrière comme professionnels, s'adonnent aux affaires ou se livrent à l'écriture. Certains s'installent définitivement en milieu rural, d'autres, comme citadins, éprouvent une nostalgie profonde de la campagne.

Comment la ville est-elle perçue dans l'ensemble de ces récits?

Les deux frères du roman *Robert Lozé* (1903) d'Errol Bouchette proviennent d'une terre sise près du fleuve, «fécondée» par la sueur des aïeux. S'y élève la maison familiale, «berceau» d'hommes virils et lieu de rassemblement autour du feu de la cheminée. Cet espace enveloppant comme un sein maternel s'oppose à l'image proposée de Montréal où Robert, l'avocat, se consume «dans cette sombre officine des miasmes sociaux» et sent, dans un cauchemar, son «enlèvement lent mais certain» dans les sables mouvants de la métropole. Mais son frère Jean, véritable héros du roman, nouveau modèle d'une génération d'hommes d'affaires, exploitera les richesses naturelles de la forêt en développant un village de l'industrie sur les bords du fleuve, en milieu rural.

L'avocat Édouard Leblanc, dans *Les Vermoulures* (1908) d'Alfred Mousseau, fils d'un notaire de village, se perçoit à

Montréal comme un «campagnard exilé». Dès qu'il sera élu député, il reviendra s'installer au paisible village de son enfance près du fleuve, au lieu de vivre à la ville où règnent bruit, misère et vains soucis des hommes dans un âpre paysage d'asphalte, de pierre et de grands édifices. La nature du Mont-Royal n'est qu'un succédané temporaire. Le même auteur revient en 1913 avec un récit au titre évocateur de *Mirage*. Le narrateur intervient explicitement pour qualifier la ville de «grande dévoreuse d'hommes qui boit leur sang (...) et les enveloppe d'une étreinte irrésistible et fatale» (p. 30). Si le jeune Louis Duverger finit par se fixer dans la ville, c'est en raison d'une nécessité de vivre car, pour le narrateur, s'installer dans la cité, c'est une rançon du progrès. Les citoyens devraient plus tard retourner dans cette nature qui a engendré des hommes de valeur qu'il a «bercé[s] sur son sein».

*Le Débutant* (1914) d'Arsène Bessette, le journaliste Paul Mirot, s'il emménage définitivement dans la ville, Montréal et New York, n'en relève pas moins certains des traits rappelant Babylone avec ses femmes légères et ses prostituées. Il garde une nostalgie de la nature «renaissante et féconde», caressée par le soleil et proliférante de moissons et d'arbres fruitiers.

Tout conquérant que soit le *Jules Faubert* (1923) d'Ubalde Paquin qui, depuis son siège à la place d'Armes, aspire à devenir le roi du papier, il se trouve heureux au sein des forêts où il n'entend plus «le bruit strident du progrès», où il n'y a pas d'usines et de maisons «où vivent les humains entassés». À l'instar de Jean Lozé, il crée son village de l'industrie en nature, près des grandes eaux du lac Chibougamau. Un autre héros du même auteur, dans *La Cité dans les fers* (1926), qui se veut libérateur de son peuple à Montréal, aime se revigorer à la campagne dans la bonne vieille maison où crépitent les bûches du foyer. «C'est encore un Bertrand qui pour avoir quitté la terre n'en va pas moins s'y retremper souvent le moral» (p. 40), déclare-t-il.

*Les Dames Le Marchand* (1927) de Robert de Roquebrune relate le déclin d'une vieille noblesse rurale. C'est à Montréal, où la vieille dame va tenter de faire des affaires, qu'elle voit s'engouffrer ses derniers avoirs. Le pont Victoria, tel un serpent, «avale» le train qu'elle emprunte comme «une bête qu'il a fascinée» (p. 162). Le charme délicat des campagnes douces et civilisées contraste avec «l'ombre froide des formidables maisons d'affaires».

Quand Daniel Lussier, citadin près de ses souches paysannes dans *Les Sacrifiés* (1927) d'Olivier Carignan, réintègre la ville après un séjour à la campagne, il a l'impression de «s'engouffrer». «Oh! la douloureuse étreinte (...) qu'est un retour à la ville. Les rues trop étroites nous emmurent, nous encerclent, nous serrent l'âme» (p. 40), s'exclame-t-il. Emprunter une rue d'un quartier ouvrier, c'est se hasarder dans un «dédale». Si les mieux nantis logent confortablement, les ouvriers habitent des taudis, des maisons «trop étroites».

La métropole étouffe ses enfants physiquement, mais aussi moralement, comme le laissent entendre encore un certain nombre de récits. Deux protagonistes, Valère Pothier dans *La Robe nuptiale* (1928) et Léandre Saint-Cyr dans *Le Pont Rouge* (1930), sont happés par des femmes de la métropole qui les détournent de leur vocation sacerdotale. Pour Valère, il s'agit de «sirènes impudiques». Tous deux paieront par la mort leur infidélité. Le docteur Toinon des *Voies de l'amour* (1931) sera déloyal, lui, à sa promesse. Celui dont les entretiens amoureux avec Andrée se déroulaient «sous le gros érable près du fleuve» est séduit, durant ses études médicales à Montréal, par les yeux noirs de Lucille. Ils le «fascinaient comme ceux du serpent». Sur le tard, mais trop tard, il reviendra à Andrée. Ce sont encore les charmes délétères de la ville qui donneront un *Moment de vertige* (1931) à Marthe Beauvais. La grande vie, le luxe, l'argent, les belles apparences d'un homme d'affaires divorcé ont failli la détourner du médecin de son village qui l'avait toujours aimée. Les personnes qui, dans les grands centres, sont

heureuses sont celles qui «savent se créer une petite vie intéressante et retirée (...) comme celle des campagnards» (p. 288). Elle réintégrera la maison familiale, sous les ombrages parfumés du jardin, dans son village qui confine à une jolie rivière. Arbres, maison et eau sont au rendez-vous.

Les protagonistes de Rex Desmarchais entretiennent de profondes nostalgies rurales. Le jeune écrivain de *L'Initiatrice* (1932) déplore que la ville étende «ses tentacules» sur la banlieue, «ultime triomphe de la civilisation sur la nature» (p. 10). Ses «horribles maisons à appartements» remplacent les modestes maisons «enrubannées de vigne et de lierre». Une usine supprime le chaleureux castel qui abritait Violaine au flanc de la colline. La grande séductrice urbaine attire, par ses prostituées «vociférantes», les jeunes gens du village.

L'autre jeune écrivain, dans *Le Feu intérieur* (1933), aspire à conquérir la métropole par son talent littéraire. Bien qu'il y soit né, il tient à la campagne par toutes ses ascendances et se sent pénétré de nostalgie pour la maison ancestrale sous son bouquet de chênes. Après son mariage, c'est près de la rivière des Prairies qu'il s'installera, à l'abri des ormes.

Le roman *Dilettante* (1931) de Claude Robillard présente un des rares exemples où les protagonistes semblent vraiment fixés dans la ville. De milieu bourgeois et ses références rurales, ils pourront aimer se balader dans le Nord dans leur *roadster*, mais ils se sentent confortables à Montréal.

L'ensemble des romans de ce début du XX<sup>e</sup> siècle propose des personnages encore très près de leur ascendance rurale. Même s'ils ne désirent pas s'adonner à l'agriculture, à cause de leurs études pour plusieurs, ils ne semblent pas avoir bonne conscience de se fixer définitivement dans la ville, tout en reconnaissant celle-ci, pour quelques-uns, comme un lieu de réussite. Ils sont empoignés pour le moins d'une nostalgie de la campagne qui, grâce à sa végétation, à ses arbres, à son eau, à ses habitats chaleureux, offre tous les charmes d'une mère

bienveillante. La ville, sauf pour les mieux nantis, garde les apparences d'une séductrice qui suscite l'infidélité sous des formes multiples et étouffe ses enfants quand elle ne les dévore pas. Pour les apprentis citadins, elle garde souvent un visage maléfique.

### **Romans de la résignation urbaine**

Depuis la Deuxième Guerre, la ville envahit plus définitivement le roman. L'imaginaire québécois a déménagé de façon plus constante dans la cité. La population est devenue, depuis 1921, à 56% urbaine et, depuis 1941, à 63%. Alors que dans la série antérieure des débuts du XX<sup>e</sup> siècle le milieu populaire ne jouait qu'un rôle passager et secondaire, voilà que journaliers et ouvriers deviennent des personnages romanesques importants. Tel est le cas d'abord d'*Au pied de la pente douce* (1944) de Roger Lemelin et de *Bonheur d'occasion* (1945) de Gabrielle Roy.

Les romans qui décrivent la période des années quarante, marquée par la guerre, révèlent souvent, chez ces personnages, deux attitudes correspondant aux générations. Rose-Anna, la mère dans *Bonheur d'occasion*, éprouve une nostalgie bouleversante pour sa campagne natale. Mais quand, de façon inespérée, elle réussit à retourner à la ferme familiale, elle ne parvient pas, empêchée par une mère revêche, à se rendre à l'érablière, objet de ses rêves. Elle se dit ensuite qu'elle avait «rêvé l'impossible». Cet éden est perdu. Sa fille Florentine, au contraire, ravie par les feux de la rue Sainte-Catherine, refuse d'accompagner sa famille et en profite pour recevoir et charmer le jeune conquérant sur lequel elle mise pour s'arracher à la vie «frémissante et vide» du quartier Saint-Henri. Celui-ci l'abandonnera, enceinte. L'étreinte de la mère urbaine étouffe ses enfants, emmurés dans les usines et les silos, assaillis par la suie et la fumée, croupissant dans leurs taudis décrits comme des étaux et des tombes. Les arbres du quartier poussent leurs racines dans le ciment du trottoir; cet élément de vie est comprimé, dans une vision finale du récit, dans un fond de cour

et pousse «ses branches tordues entre les fils électriques et un réseau de cordes à linge» (p. 386). La ville devient la coïncidence des opposés, à la fois attirante et terrible comme Echidna, dans la mythologie grecque, à la tête de nymphe et au corps de serpent, mère de plusieurs monstres.

Michel Tremblay, dans *La grosse femme d'à côté est enceinte*, roman paru en 1978, rappelle aussi les années quarante dans un autre quartier populaire, le Plateau Mont-Royal. L'auteur insiste surtout sur la frustration morale du petit peuple, victime de l'ignorance et des contraintes morales imposées par la société et ses institutions, mais qui réussit quand même à survivre. La grand-mère Victoire représente cette fois la génération des nostalgiques de la campagne: «Ça fait quarante-cinq ans que chus prisonnière d'la grande ville pis j'me sus jamais habituée!» (p. 238). «Montréal! Ville damnée! Ville perdue! Ville!» (p. 272), s'était-elle exclamée à son départ de Duhamel. La grosse femme, sa bru, est bercée par un rêve plus exotique mais toujours maternel, celui de la baie d'Acapulco, aux deux bras refermés, où elle pourrait mettre au monde les enfants qu'elle voudrait. Les plus jeunes, eux, «première vraie génération de la ville» (p. 327), ne connaissent rien d'autre et jouent spontanément dans la nature dérisoire du parc Lafontaine avec ses lacs artificiels, sa fontaine crevassée, ses troncs d'arbres pétrifiés en ciment. Pour tout vestige de nature, quelques taillis ou un petit air de printemps en saison. La vie quotidienne du quartier et confinée dans un espace restreint, contenu par l'Ouest, le grand inconnu qui abrite le dragon menaçant de l'anglais et de l'argent. La famille de Victoire est renfermée dans une maison surpeuplée «désert familial de passions éteintes et des désirs inassouvis» (p. 35). Même les Parques tisseuses de vie, devenues tricoteuses sur la rue Fabre, ont emménagé en ville. La campagne, pour Victoire comme pour Rose-Anna, est un paradis perdu. La plus jeune génération part surtout à la conquête d'un demi-monde urbain, comme les «respectueuses» Mercédès et Betty.

La vie de Jacqueline, héroïne du roman de Roger Viau, *Au milieu, la montagne* (1951), se déroule dans un milieu de journaliers et d'ouvriers de l'Est comme les précédents. Fille d'un briqueteur devenu chômeur, elle avait pourtant résolu de se tirer de sa condition par l'étude. À l'exemple de Florentine, elle aime s'aventurer dans l'ouest pour y contempler les vitrines, mais entre l'est et l'ouest, il y a la montagne où habite un fils de la bourgeoisie. Elle misera aussi sur lui, mais la famille huppée mettra fin à l'idylle. Jacqueline est condamnée à un petit plain-pied sombre, avec une salle de bain trop froide. Comme horizon, une usine de brique rouge «semblable à une prison» (p. 329). En entrant chez elle, en fin de récit, elle s'engouffre «dans le tunnel noir comme le néant (...) pour y pourrir» (p. 329). Labyrinthe et dévoration. Le fleuve et l'île Sainte-Hélène, vestiges édéniques collés à la ville, demeureront son seul lieu de consolation.

À ces trois romans consacrés aux cols bleus, s'en ajoutent deux autres touchant aux cols blancs dans la métropole. Dans *Le Poids du jour* (1949), Ringuet nous trace le cheminement d'un conquérant de la ville qui avait grandi, non sur une ferme, mais dans la section verdoyante de Louiseville. Après avoir réussi en affaires, Robert Garneau a le choix de se retirer à Montréal ou de retourner à la vie rurale qu'il avait temporairement oubliée. Il optera pour la nature bienfaisante sur les flancs du mont Saint-Hilaire où les arbres «tendaient leurs branches», près d'une rivière coulant en douceur. Devant les froids de l'hiver, il se réfugiera près du «poêle ronflant dont l'invisible feu» régnera pour quelques mois sur toute la maison, choyée par sa fille qui lui rappelle sa propre mère avec qui il est finalement réconcilié. Retour à la nature, retour à la mère.

Si ces derniers événements se déroulent à la veille de la Deuxième Guerre, ceux d'*Alexandre Chenevert* (1954) de Gabrielle Roy se produisent dans l'immédiat après-guerre. Ce dernier protagoniste subit toutes les pressions et la frénésie de la ville, travaille comme caissier dans la cage sans secret d'une banque et se voit assailli par les médias. C'est un petit homme

symbolique qui couvre «les trottoirs de sa multitude pressée, accablée, maussade quelques fois (...) loin toujours plus loin de sa primitive insouciance» (p. 168). Il représente «le non-sens, la fatalité, la gratuité de la misère humaine de son époque» (p. 168). Pour l'arracher à la mère terrible, un médecin conseille à Alexandre d'aller se reposer dans la nature. Il connaît une délivrance dans la «patrie véritable», chez «notre mère la nature», selon les termes mêmes du narrateur. Au lac Vert, il pénètre dans la vallée, «le lieu des transformations fécondantes» dans la symbolique, se repose sous les branches protectrices des grands arbres, s'abreuve à la source limpide. Une cabane lui offre le refuge de son sein et la nuit lui propose un moment de «maternelle sollicitude». En rêve, il s'adonne alors à une immersion régénératrice qui le débarrasse du vieil homme et lui permet d'aimer les humains et de se réconcilier avec son Dieu. Mais, après quelque temps, il éprouve la nostalgie de la ville, conformément à la thématique de Gabrielle Roy qui veut que la majorité des humains soit maintenant condamnée à la ville. Pour Alexandre, «croire au Paradis terrestre, voilà ce qui lui avait été indispensable» (p. 236). En regagnant Montréal, celui-ci croise une statue du Christ prémonitoire, «reliée par des fils électriques à un poteau de l'Hydro-Québec» (p. 264), et, près de la ville, il aperçoit l'enceinte d'un pénitencier. Les maisons se soudent et forment «une longue façade ininterrompue de brique et de fenêtres» (p. 266). Le citoyen réintègre sa prison et son labyrinthe, sous le règne du minéral.

Ces romans à incidence sociale, parus entre 1945 et 1954, marquent un jalon littéraire et traduisent une réalité sociale, celle de l'installation de la majorité des Québécois dans les villes, mais surtout dans la métropole qui en abrite le tiers. Certains immigrants ruraux, surtout de la première génération, éprouvent une nostalgie de la campagne sans pouvoir y retourner s'ils appartiennent au petit peuple. Leurs enfants ou partent à la conquête de la ville, avec ou sans succès, ou se contentent d'un bonheur d'occasion. Quelques adultes ont conscience d'être condamnés à la ville. Le seul réconfort possible pour la majorité des citoyens mis en scène reste, d'une part, une nature rêvée —



ou offerte au seul regard, comme le fleuve ou le Mont-Royal — et, d'autre part, une nature accessible mais dérisoire comme celle du Parc Lafontaine et des abords du canal Lachine.

L'Est de Montréal, en particulier, contraint ou étouffe ses habitants. On aurait pu croire que Marcel, dans *La Fin des songes* (1950) de Robert Élie (qui fait surtout figure de roman psychologique), aurait pu, par son appartenance à la bourgeoisie et par ses échappées dans les lieux de villégiature de son enfance, s'arracher aux pressions de la ville. Dans sa quête de valeurs et, surtout, de communication, il s'engage, à la fin du récit, dans une marche suicidaire à travers les rues sombres de Montréal qu'il décrit comme un labyrinthe, pour enfin, victime de sa schizophrénie, se suicider. La vie citadine encourage des questionnements, mais ne semble pas ici favoriser des solutions.

### **Romans de la contestation urbaine**

Aux romans sociaux dans lesquels les premières générations urbaines négocient leur adaptation à la ville, se lancent à sa conquête ou se résignent en maugréant à leur sort, succèdent, à partir de 1964, des romans où des citoyens entrent dans une contestation plus virulente — voire même idéologique dans les quatre romans émanant de la collection Parti pris — de la ville aliénante. La génération de la Crise, de la Deuxième Guerre et de son après, est relayée par celle de la Révolution tranquille.

Le roman inaugural de la série Parti pris porte un titre assez significatif: *La Ville inhumaine*. Le protagoniste de Laurent Girouard se suicide dès le début du récit, impuissant devant ce «monde de ferraille», cette «ville inhumaine». Il se sent à l'image de cette pluie grasse et pesante qui coule à ses pieds: «Elle cascade vers la prochaine bouche d'égout. Elle se précipite vers les entrailles de la terre. Elle se sent obligée de fuir, de bousculer la vie sur son passage (...) comme tous les gens affolés de la ville» (p. 17). La métropole avale aussi le Cassé de Jacques Renaud, chômeur qui crie son aliénation, condamné, dès sa naissance, aux bas-fonds de l'Est. Il rêve bien de s'enfuir à la campagne, mais il échoue dans un logement miteux, sorte de prison dans la ville menaçante.

André Major et Claude Jasmin enchaînent dans la même veine contestataire de la société urbaine. Dans *Le Cabochon* (1964), Antoine, fils de chômeur, oscille entre diverses orientations, Est ou Ouest, études ou non. Il prend finalement la route du Nord (les Laurentides) pour «se refaire une âme, un cœur, un esprit» (p. 159). C'est le printemps et il croit assister à la résurrection de la nature. Mais ce fils du macadam qui désire recouvrer la vie dans la grande nature prend vite conscience de ses illusions: il souffre du froid, de la faim, de la méfiance envers l'étranger qu'il est. Même les enfants de la campagne désertent le sol pour trouver du travail en ville. Le héros, dans sa quête, s'est renouvelé dans la nature, mais non par la nature

qui a maintenant perdu sa qualité d'accueil. Il revient assagi, prêt à s'accepter lui-même et à accepter les siens.

Un autre Montréalais, ouvrier non spécialisé et chômeur, dans *Pleure pas, Germaine* (1965) de Claude Jasmin, s'évade de la ville vers la Gaspésie, aux instances de son épouse qui en provient et qui ne peut plus tolérer, elle non plus, la métropole. «C'est trop grand, trop paqueté, la ville» (p. 9), s'écrie-t-elle. Comme l'écrit Maurice Arguin: «La folle équipée de la famille Bédard (...) symbolise un recommencement. Il s'agit en effet d'une odyssee, d'un retour au pays de la mère, de la nature-mère»<sup>14</sup>. Nous tenons ici le seul retour à la nature réussi, avec celui de Robert Garneau, depuis 1945.

Le héros de Jacques Godbout, dans *Un Couteau sur la table* (1965), poursuit une démarche inverse. Il quitte les plaines de l'Ouest pour Montréal, afin de retrouver son identité. C'est là qu'il va se réapproprier sa fierté nationale, avec et à travers Madeleine, fille de Pointe-aux-Trembles, «habituee aux fumées des raffineries de pétrole (...), heureuse dans son monde en bretelles» (p. 104). «Madeleine, elle, était ce pays conquis que je retrouvais lentement, calmement» (p. 105), dit-il. Avec François, dans le *Salut Galarneau!* (1967) du même auteur, nous repérons les deux seuls cas où la ville s'est montrée franchement accueillante et régénératrice dans les récits de 1945 à 1981. Il s'agit de jeunes gens mieux armés intellectuellement. Et le protagoniste du second récit veut «vécrire» à Montréal, à la fois y vivre et y écrire; mais, prudent, il habite la banlieue intermédiaire.

Avec Jacques Ferron, les personnages sont partagés entre les deux espaces. Dans *La Nuit* (1965), François Ménard, répondant à un appel mystérieux, franchit le fleuve — le Styx — pour descendre dans les enfers de la métropole récupérer son âme volée dix-sept ans plus tôt par un anglophone. Il s'engage «dans

---

<sup>14</sup> M. Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, vol. IV, p. 687.

les décombres de la nuit et le labyrinthe des rues». Il retrouvera son âme dans la ville où elle avait été avalée et regagnera sa banlieue et sa Marguerite, non sans avoir connu une brève aventure avec la prostituée Barbara. *L'Amélanchier* (1970) oppose encore la ville et la banlieue, cette dernière possédant toujours quelques vestiges ruraux. En arrière du domaine familial, un jardin enchanté, le refuge d'un boisé profond, le bon côté des choses pour l'enfant Tinamer. «Par devant la maison, du mauvais côté des choses, passait la rue (...) rivière grise et morte d'asphalte refroidi» (p. 28), et surgissait le Mont-Royal, éteint, enfoncé par les grands buildings. La rue, ce «labyrinthe n'était qu'une adaptation de l'ancien», renfermait aussi, selon l'enfant, le Minotaure avec ses rabatteurs, Papa Boss, ses apôtres et ses séides.<sup>15</sup> Le père accentue le contraste quand il vante la «générosité de la terre maternelle», «un principe de vie» (p. 101). Tinamer, adulte, aura une dernière vision du «paradis déjà perdu» (p. 162).

Le regard de l'enfant se pose encore sur Montréal avec Réjean Ducharme. Dès son installation dans sa misérable chambre de l'Est de la ville, Mille Milles, dans *Le Nez qui voque* (1967), recherche le fleuve qu'il a quitté en laissant son île: «De l'autre côté, derrière les élévateurs à grains, derrière les maisons prises ensemble (...) c'est l'eau, c'est le fleuve qui m'accompagne depuis le début du malentendu (...), c'est le plus solide de mes amis d'enfance» (p. 12). Sa quête de la vie se manifeste toujours dans son admiration pour les arbres, «une perfection», qu'il déplore voir mis en cage par la ville. Dénaturés, «ils s'harmonisent bien avec des hommes dénaturés». Dans les rues couvertes d'automobiles, il se sent «pris entre les bords d'un gouffre à dents» qui allaient le déchiqueter, le broyer (p. 73).

---

<sup>15</sup> «Dans la symbolique ferronienne, le règne de la démagogie urbaine préside à la transformation d'un espace harmonieux en un espace labyrinthique», Pierre l'Hérault, *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire*, Montréal, P.U.M., 1980, p. 57.

Les grues, comme des dragons elles aussi, s'attaquent à démolir les belles maisons.

C'est à nouveau une ville froide, au retour de la campagne, qui, dans son étreinte étouffante, attend les deux protagonistes de *L'Hiver de force* (1973). «On va retourner à Montréal sur le pouce avec notre *Flore laurentienne* sous le bras. (...) Puis demain, 21 juin 1971, l'hiver va commencer, une fois pour toutes, l'hiver de force (comme une camisole), la saison où on reste enfermé dans sa chambre parce qu'on est vieux et qu'on a peur d'attraper du mal dehors» (p. 282-283).

Et la ville et la campagne semblent bouleverser les protagonistes de Roch Carrier. Philibert, dans *Il est par là, le soleil* (1970), associe la campagne qu'il quitte à la misère et à la mort, et même la maison des grands-parents qui était autrefois enveloppante est maintenant délabrée. Montréal ne se fait pas plus réceptive pour autant. L'immense main de la ville, où il ne retrouve plus son chemin, le broie. En retournant faire une visite au village de son enfance, il heurte une croix de chemin avec sa voiture. Dans son agonie, il se sent avalé dans la «bouche de l'enfer» par le «dragon à la gueule ouverte». Les milieux urbain et rural le dévorent mais, en mourant, Philibert croit dire: «Il est par là, le soleil...» (p. 142). Nous assistons alors à la fin d'une époque selon l'auteur<sup>16</sup>, mais le soleil est toujours là. Ce pourrait être une liberté à venir, car le narrateur de l'histoire avait déclaré: «Montréal pèse sur ses épaules comme une pierre, mais il est libre! Il est libre tandis qu'au village, le ciel écrase les gens» (p. 73). Allusion sans doute au pouvoir religieux. Déchirés encore les personnages du *Deux-millième Étage* (1973) du même auteur. Citadins pauvres, ils doivent lutter contre la destruction de leur humble abri, face au «bull-dozer» du projet de rénovation urbaine. «C'est tout Montréal qu'il faudrait démolir», hurle un personnage, «il faudrait une bombe qui effacerait toutes les villes et qui ferait réapparaître la terre, la

---

<sup>16</sup> M. Lemire, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, vol. V, p. 419.

bonne terre» (p. 14). En ville, la symbolique même de l'arbre est inversée, car il devient «arbre de ville» ou «arbre de béton», transformé en buildings «indifférents à la sève et aux saisons» (p. 131). Avec Carrier, il ne semble plus possible de retourner à la terre-mère qui a perdu ses attraits. Il faudrait que la cité-mère elle-même se transforme en terre-mère.

Gilbert La Rocque, dans les mêmes années, brosse, avec *Le Nombriil* (1970) et *Après la boue* (1972), une image encore plus apocalyptique de la ville. Jérôme, héros du premier roman, s'engage chaque matin, matins souvent fumeux et pollués, dans le Vieux Montréal, aux façades dures et grises indéfiniment prolongées, pour gagner son trou dans la termitière des bâtiments. C'est un univers calcaire où sont oblitérés les éléments de la nature: soleil, oiseaux, fleurs. Le protagoniste n'a que de rares souvenirs heureux et, parmi ceux-ci, on retrouve une maison, un arbre. Les personnages d'*Après la boue* s'enfoncent encore plus dans le labyrinthe de la métropole qui devient «nécropole». Sur Dorchester, on se perd dans les gaz asphyxiants, dans «l'enfer du centre-ville» (p. 44). Les grands immeubles, de colossales termitières, forment «une monstrueuse Babylone». «Les viandes humaines» s'entassent sur la rue. Dernier petit vestige de la nature dans une rue de l'Est, un arbre doit être coupé sur l'ordre d'un propriétaire de l'Ouest. La cité est devenue impossible à vivre. Les deux derniers auteurs entrevoient son anéantissement. Bombe et gaz remplacent soufre et feu de Sodome et Gomorrhe.

Les autres romanciers des années soixante-dix n'entretiennent pas encore de sympathie pour la ville. Momo Boulanger de *L'Épouvantail* (1974) d'André Major pénètre, à Montréal, «dans les rues larges et sombres comme des corridors de prison» (p. 13). Il s'y sent complètement enfermé, quand le soir descend, comme «dans une sorte de labyrinthe désert» (p. 37). Son amie, pour sa part, également d'origine rurale, a gagné la ville volontairement et y exerce le populaire métier de Babylone. La campagne abandonnée, quand Momo y retournera ultérieurement, aura perdu pour lui ses marques de vie et ce ne

sera que dans la forêt du Nord qu'il retrouvera une mère: «Privé de mère charnelle, il se voyait favorisé par la vie, puisqu'il avait trouvé dans la forêt (...) à la fois une mère, une femme et une fille»<sup>17</sup>.

Les protagonistes de Victor-Lévy Beaulieu sont habités par une profonde nostalgie du pays natal situé dans le Bas-Saint-Laurent et concrétisé par la maison du grand-père. Pour Abel, dans *Don Quichotte de la Démanche* (1974), «on était venus dans le Grand Morial où il devenait facile de n'être plus rien et d'opposer quotidiennement son refus à ce qui n'était pas la vie mais une malicieuse contrefaçon» (p. 29). Montréal-Nord deviendra Morial-Mort. La cité avait pris un caractère apocalyptique dans *Un rêve québécois* (1972), occupée par l'armée dont les hélicoptères tournoyaient au-dessus de la rue Monselet. «Ça devait être la fin du monde, ou la guerre, ou quoi encore?» (p. 18). Mais tout ceci se déroulait «à l'heure où les bêtes sauvages vont boire dans la rivière des Prairies» (p. 21).

Marie-Claire Blais nous convie, en 1978, aux *Nuits de l'Underground*, où fleurissent dans les caves les amours lesbiennes. À la nuit et à l'hiver succéderont le lumière, la chaleur et une certaine libération. Dans une image finale, Lali court sous les arbres, rayonnant d'un bonheur simple, mais qui peut nourrir des illusions. Ce sont surtout les romans des années quatre-vingt qui témoigneront d'un apprivoisement de la ville.

---

<sup>17</sup> André Major, *Les Rescapés*, Montréal, Quinze, 1976, p. 141.

### Romans de la réconciliation urbaine

Yolande Villemaire fera la transition en 1980 avec *La Vie en prose*. «C'est l'univers du rose: entre le rouge de la révolution et le blanc de la fête» (p. 98). Malgré tous les voyages de la narratrice, Montréal demeure l'axe central. Elle sera suivie d'Yves Beauchemin avec *Le Matou* (1981) et *Juliette Pomerleau* (1989), de Francine Noël avec *Maryse* (1983), *Myriam Première* (1987) et *Babel, prise deux* (1990), où les protagonistes, en toute transparence, vibrent au sein de leur cité-mère.

Florent (*Le Matou*), tout en appréciant la salubrité de la campagne pour refaire sa santé, éprouve le besoin de revenir engager à Montréal, malgré les forces maléfiques déployées contre lui, le combat pour la Binerie, une conquête économique modeste mais acharnée. À la fin du récit, il loue un bel appartement avec foyer et promet à Élise une belle petite maison sur la Rive sud. Juliette Pomerleau lutte pour la préservation du patrimoine bâti montréalais, mais surtout pour regrouper dans sa belle demeure parents et amis formant une sorte de famille reconstituée. «Mon rêve, dit-elle, est en train de se réaliser (...). J'ai sauvé la maison de ma tante, j'ai rassemblé presque tous mes amis autour de moi, ma nièce est retrouvée» (p. 673). Énorme physiquement et mentalement, elle incarne la ville protectrice et chaleureuse et donne à celle-ci une image positive. Les protagonistes de Beauchemin s'enracinent dans la ville et y fixent leur maison.

Francine Noël évoque l'effervescence de toute une jeunesse plus éduquée qui, entre les années soixante-huit et soixante-quinze, cherche sa place dans les chambardements de la Révolution tranquille. Maryse, bien que provenant d'un milieu défavorisé, sait trouver la sienne. *Myriam première* nous conduit en 1983 au Plateau Mont-Royal, maintenant intégré à l'univers «yuppie». Un jardin, dans le monde de la jeune Myriam, constitue un îlot magique dans la ville, mais s'ouvre aussi sur elle. Même si elle peut être habitée à l'occasion «par son fantasme de l'île perdue», Fatima, l'orthophoniste de *Babel*,



*prise deux* (1990), se complaît fort dans Babylone ou Babel qui rappelle certains traits de l'ancienne mère des abominations, mais évoque d'abord un Montréal «ville bâtarde et baroque». «Mais j'aime sa bâtardise: pour moi cela évoque Babel et son effervescence», dit-elle (p. 153). Cependant, la ville remémore surtout le lieu de la multiplication des langues, symbole positif pour elle. C'est «le rassemblement des différences: un lieu d'asile et de tolérance. Ce mythe me rejoint dans mes aspirations les plus profondes» (p. 403). Montréal devient une Jérusalem «mère des peuples».

Nous avons maintenant abandonné le milieu misérabiliste des années antérieures, composé de personnages condamnés à des métiers peu lucratifs ou au chômage, pour pénétrer une catégorie sociale d'entrepreneurs, de commerçants, d'étudiants, d'enseignants, d'écrivains, de professionnels, que Jacques Godbout avait en quelque sorte préfigurée dans les années soixante-dix. Pour Francine Noël, vivre à Montréal, «c'est marcher dans la maison de la mère»<sup>18</sup>, ce dont témoignent ses personnages comme ceux de Beauchemin. Mais c'est une maison que l'on n'investit pas sans combat.

Avec les années quatre-vingt-dix, une nouvelle génération d'écrivains se manifeste. La génération vamp de Christian Mistral fait explicitement de Montréal une mère, une «mère chaude et rassurante». Mais elle comporte en même temps les deux facettes: «Prude de jour et perverse la nuit, forte, violente et épouvantablement sauvage» (p. 18). Elle abrite la «plèbe gluante fornicant à l'ombre de palaces ventilés» (p. 69). La nature lui offre «les bras humides de ses eaux fluviales», le «parfum sucré d'un lilas sur la montagne».

Le protagoniste va jusqu'à rendre compte de ce changement encore récent dans l'appréciation de la ville: «Peu à peu,

---

<sup>18</sup> Francine Noël, «La scène se passe à Montréal, de nos jours», dans *Lire Montréal*, Groupe de recherche Montréal imaginaire, Actes du colloque de 1988, D.E.F., Université de Montréal, 1989, p. 130.

Montréal prenait conscience d'elle-même. La littérature sortait timidement de l'ornière rurale (...) pour s'enraciner dans le bel et bon béton. (...) La nouvelle génération d'écrivains ne méprisait plus la ville» (p. 23). Michel Michaud, auteur de *Coyote* (1988), traduit des sentiments similaires. Chomi, son héros, vit un fol amour à Pointe-aux-Trembles, au milieu des cheminées des raffineries qui vomissent leurs flammes de temps à autre «pour pas qu'on oublie que Lucifer était quand même le boss de ce côté-ci de nulle part» (p. 120). Il n'hésite pas à déambuler dans les bas-fonds de la ville avec ses clubs de putes pas chères, ses bars à tapettes misérables. «J'avais toujours aimé ces quartiers insalubres et sordides» (p. 166), précise-t-il. Mais, en même temps, le Saint-Laurent est «son idole». Il rend un «véritable culte» à la maison rurale de son admirable grand-mère, mais Montréal est acceptée dans son intégrité, dans la pleine coïncidence des opposés. Les aspects sordides deviennent aussi objets de titillation, les éléments de la grande nature aussi sources de réconfort.

Mais la rage, à contretemps, éclate encore dans le roman du même nom de Louis Hamelin, publié en 1989, rage d'un jeune homme contre une société qui semble oublier la génération montante, rage de ceux aussi qui sont physiquement expropriés à Mirabel. Le protagoniste rejoint ainsi le désir de ceux qui, écœurés de la ville, voulaient gagner la campagne. Édouard s'établit effectivement en squatter près de l'aéroport et il devine au loin Montréal par un «cerne d'air vicié, cocktail de photo-polluants» (p. 39), qui vient dissoudre le beau bleu céruléen du ciel. Sa hargne s'exerce aussi contre la pollution morale de Laval, «banlieue-bidon», «trompe-l'oeil», et contre sa mère en particulier qui y est associée. Le temps seul dira si cette attitude est ponctuelle et liée à une récession économique qui atteint les jeunes et bloque leur avenir.

Nous avons couvert de façon panoramique, dans les limites d'un article, le cheminement, durant près de cent cinquante ans, de l'imaginaire canadien-français dans son appropriation symbolique de la ville. Nous l'avons fait à partir de quelques motifs qui nous paraissaient significatifs et qui se sont révélés chargés de connotations morales.

Dans une première étape, les romanciers ne reconnaissent que la maternité bienveillante de la terre cultivée, alors que Montréal est perçue comme une dévoreuse satanique. Celle qu'on avait surnommée «la ville aux cent clochers» n'entretient aucune affinité avec la Jérusalem céleste ou terrestre.

Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, dans une série parallèle à celle du terroir, l'image de la Babylone séductrice et corruptrice persiste. Les protagonistes s'accommodent de la vie urbaine tout en gardant une profonde nostalgie de la nature rurale, avec sa végétation, ses arbres, ses eaux et la chaleur de ses habitations. La bourgeoisie des beaux quartiers semble mieux apprécier les charmes de la ville et le confort de ses maisons.

Vers le milieu du siècle, ceux que les nécessités économiques et sociales contraignent à se fixer dans la cité s'engouffrent dans ses rues labyrinthiques et se terrent dans les froids abris des quartiers populaires de l'Est. Les arbres qui pourraient témoigner de la vie sont prisonniers des fils électriques, encagés, coupés ou inaccessibles au flanc de la montagne. La fleuve fécondant, caché derrière des constructions, se laisse difficilement rejoindre. C'est la «ville inhumaine», et même «la monstrueuse Babylone», que dénoncent les contestataires des années soixante et soixante-dix. La grande nature fait toujours figure de giron, mais le retour ou l'évasion vers elle s'avèrent généralement impossibles pour les démunis.

Il faut attendre les années quatre-vingt pour que les romanciers — sauf pour quelques cas exceptionnels antérieurs — projettent à travers leurs protagonistes, appartenant à une

certaine intelligentsia, un regard vraiment positif sur la ville. Ceux-ci discernent en elle des valeurs intellectuelles et patrimoniales. Ils marchent «dans la maison de la mère». Tout en appréciant la nature *extra muros* où ils se plaisent à faire de brefs séjours, ils n'en goûtent pas moins ses répliques *intra muros*. Les archétypes positifs de la ville soulignés par Jung et considérés par Eliade comme des traces du sacré primitif semblent désormais adoptés. On n'en est pas moins conscient que doivent cohabiter dans la cité le faste et le néfaste, le bien et le mal, sorte de coïncidence des opposés. Le Minotaure qui survit dans le labyrinthe bétonné de la ville rencontre des Thésées vigoureux et des Arianes astucieuses.

Une fois ce constat fait, il resterait à étudier les causes qui expliquent l'acceptation tardive du caractère bienveillant de Montréal — causes qui pourraient être à la fois économiques, sociales, religieuses et idéologiques.

**Romans utilisés, selon l'ordre chronologique**

- LACOMBE, Patrice, *La Terre paternelle*, Montréal, Hurtubise HMH, (1846), 1972.
- GUÉRIN-LAJOIE, Antoine, *Jean Rivard*, Montréal, Beauchemin, (1862-1864), 1935.
- BOUCHETTE, Errol, *Robert Lozé*, Montréal, A.P. Pigeon, 1903.
- MOUSSEAU, J.M. Alfred, *Les Vermoulures*, Montréal, s.é., 1908.
- MOUSSEAU, J.M. Alfred, *Mirage*, Montréal, C.A. Marchand, imprimeur, 1913.
- BESSETTE, Arsène, *Le Débutant*, Saint-Jean, «Le Canada français», imprimeur, 1914.
- CLAPIN, Sylva, «Les Argonautes», dans *Almanach du peuple*, Montréal, Beauchemin, 1917, pp. 370-383.
- MARIE-VICTORIN, frère, *Récits laurentiens*, Montréal, [s.é.], (1919).
- PAQUIN, Ubald, *Jules Faubert, le roi du papier*, Montréal, Pierre-R. Bisailon, 1923.
- BERNARD, Harry, *La Terre vivante*, Montréal, Action française, 1925.
- PAQUIN, Ubald, *La Cité dans les fers*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1926.
- ROQUEBRUNE, Robert de, *Les Dames Le Marchand*, Paris, Éditions du Monde moderne, 1927.
- CARIGNAN, Olivier, *Les Sacrifiés*, Montréal, Louis Carrier, Les Éditions du Mercure, Montréal, 1927.
- GOYETTE, Arsène, *La Robe nuptiale*, Sherbrooke, Bibliothèque des bons livres, 1928.
- BARRÉ, Laurent, *L'Emprise I et II*, Saint-Hyacinthe, [s.é.], 1929-1930.
- LOISELLE, Alphonse, *Le Pont Rouge*, Montréal, Romans canadiens inédits, Éditions Édouard Garand, 1930.
- ROBILLARD, Claude, *Dilettante*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1931.
- MAXIME, *Moment de vertige*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931.

- RENÉ DE COTRET, E.A., *Les Voies de l'amour*, Montréal, s.é., 1931.
- DESMARCHAIS, Rex, *L'Initiatrice*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1932.
- NANTEL, Adolphe, *À la hache*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933.
- DESMARCHAIS, Rex, *Le Feu intérieur*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933.
- PAQUIN, Ubald, *Le Paria*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933.
- LOISELLE, Alphonse, *Trois femmes*, Montréal, Éditions Fernand Pilon, 1933.
- GRIGNON, Claude-Henri, *Le Déserteur*, Montréal, Éditions du Vieux Chêne, 1934.
- CLÉMENT, Lucie, *Seuls*, Montréal, Beauchemin, 1937.
- RINGUET, *Trente arpents*, Paris, Flammarion, «J'ai lu», (1938), 1980.
- NANTEL, Adolphe, *La Terre du huitième*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1942.
- DESROSIERS, Léo-Paul, *Sources*, Montréal, Brentano's, 1942.
- ROY, Gabrielle, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Stanké 10/10, (1945), 1978.
- RINGUET, *Le Poids du jour*, Montréal, Éditions Variétés, 1949.
- VIAU, Roger, *Au milieu, la montagne*, Montréal, Beauchemin, 1951.
- ROY, Gabrielle, *Alexandre Chenevert*, Montréal, Beauchemin, 1954.
- RENAUD, Jacques, *Le Cassé*, Montréal, Éditions Parti pris, 1964.
- MAJOR, André, *Le Cabochon*, Montréal, Éditions Parti pris, 1964.
- GIROUARD, Laurent, *La Ville inhumaine*, Montréal, Éditions Parti pris, 1964.
- JASMIN, Claude, *Pleure pas, Germaine*, Montréal, Éditions Parti pris, 1965.
- GODBOUT, Jacques, *Le Couteau sur la table*, Paris, Éditions du Seuil, 1965.
- FERRON, Jacques, *La Nuit*, Montréal, Éditions Parti pris, 1965.

- DUCHARME, Réjean, *Le Nez qui voque*, Paris, Gallimard, 1967.
- GODBOUT, Jacques, *Salut Galarneau!*, Paris, Éditions du Seuil, 1967.
- ÉLIE, Robert, *La Fin des songes*, Montréal/Paris, Fides, 1968.
- CARRIER, Roch, *Il est par là, le soleil*, Montréal, Éditions du Jour, 1970.
- LA ROCQUE, Gilbert, *Le Nombriil*, Montréal, Éditions du Jour, 1970.
- FERRON, Jacques, *L'Amélanhier*, Montréal, Éditions du Jour, 1970.
- LA ROCQUE, Gilbert, *Corridors*, Montréal, Québec/Amérique, (1971), 1985.
- BEAULIEU, Victor-Lévy, *Un rêve québécois*, Montréal, Éditions du Jour, 1972.
- LA ROCQUE, Gilbert, *Après la boue*, Montréal, Éditions du Jour, 1972.
- DUCHARME, Réjean, *L'Hiver de force*, Paris, Gallimard, 1973.
- CARRIER, Roch, *Le Deux-millième étage*, Montréal, Éditions du Jour, 1973.
- MAJOR, André, *L'Épouvantail*, Montréal, Éditions du Jour, 1974.
- BEAULIEU, Victor-Lévy, *Don Quichotte de la Démanche*, Montréal, l'Aurore, 1974.
- MAJOR, André, *Les Rescapés*, Montréal, Quinze, 1976.
- TREMBLAY, Michel, *La grosse femme d'à côté est enceinte*, Montréal, Leméac, 1978.
- BLAIS, Marie-Claire, *Les Nuits de l'Underground*, Montréal, Stanké, 1978.
- BEAUCHEMIN, Yves, *Le Matou*, Montréal, Québec/Amérique, 1981.
- NOËL, Francine, *Maryse*, Montréal, VLB Éditeur, 1983.
- NOËL, Francine, *Myriam première*, Montréal, VLB Éditeur, 1987.
- MISTRAL, Christian, *Vamp*, Montréal, Québec/Amérique, 1988.
- MICHAUD, Michel, *Coyote*, Montréal, VLB Éditeur, 1988.
- HAMELIN, Louis, *La Rage*, Montréal, Québec/Amérique, 1989.

BEAUCHEMIN, Yves, *Juliette Pomerleau*, Montréal,  
Québec/Amérique, 1989.

NOËL, Francine, *Babel, prise deux*, Montréal, VLB Éditeur,  
1990.